

Anthropotechniques et posthumanisme

Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et une nuits, 2000, 64 p., traduit de l'allemand par Olivier Mannoni.

Marcelo Otero

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Otero, M. (2000). Compte rendu de [Anthropotechniques et posthumanisme / Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et une nuits, 2000, 64 p., traduit de l'allemand par Olivier Mannoni.] *Liberté*, 42(4), 132–139.

Essai

Anthropotechniques et posthumanisme

Marcelo Otero¹

Peter Sloterdijk, **Règles pour le parc humain**, Paris, Mille et une nuits, 2000, 64 p., traduit de l'allemand par Olivier Mannoni.

*Bats le tambour, n'aie pas peur
Et embrasse la cantinière
Voilà toute la science
Voilà des livres le sens le plus profond
Heine, Doctrine*

Le *magnus opus* de Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, s'ouvrait sur une amère boutade de Henrich Heine exprimant en quelques vers le secret du succès médiatique, voire de la célébrité. Parue pour la première fois en allemand en 1983, cette œuvre, nécessaire pour comprendre les mœurs politiques et philosophiques occidentales du XX^e siècle, connaît un regain de popularité et une nouvelle édition². C'est n'est toutefois pas l'indéniable qualité intrinsèque du travail du philosophe

¹ Sociologue, auteur d'une thèse sur les interventions psychothérapeutiques et psychosociales au Québec. Marcelo Otero entreprendra incessamment une recherche postdoctorale à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, portant sur l'intervention psychopharmacologique en tant que mode de régulation des conduites.

² *Critique de la raison cynique*, Paris, Christian Bourgois, 2000.

allemand qui est à l'origine de cette renaissance, ni non plus la pertinence de son analyse vigoureuse démolissant la bonne conscience de l'humanisme occidental, tant de gauche que de droite, si tant est que l'on arrive aujourd'hui à les distinguer. Mais plutôt quelques bons et opportuns « coups de tambour » impudiques, vis-à-vis desquels les « enfants hypermoraux du nazisme » – comme Sloterdijk s'amuse à désigner le philosophe Jürgen Habermas et ses partisans – ne peuvent que s'empresse d'afficher leur bonne conscience, plus académique que critique.

S'il est vrai que le brillant Sloterdijk ne s'est jamais empêché d'embrasser la cantinière, la publication de la conférence qu'il a prononcée en octobre 1999 dans le cadre d'un congrès consacré à Heidegger et à Lévinas, sous le titre provocant de *Règles pour le parc humain*, l'a remis sur la carte médiatique et philosophique. En effet, la polémique déclenchée par l'interprétation de certains passages de ce texte³, a transformé une analyse plutôt technique du thème philosophique de « la clairière » chez Heidegger en l'« affaire Sloterdijk », un débat autour de l'« homme nouveau » tel que le laissent entrevoir les promesses des nouvelles biotechnologies.

On ne peut comprendre l'ampleur de la polémique autour de la publication de cette conférence sans tenir compte de deux phénomènes complémentaires, à savoir : la lutte pour le magistère intellectuel en Allemagne et la transformation de la tradition humaniste (l'humanisme cynique dirait peut-être Sloterdijk) en alibi du néolibéralisme économique et politique. Dans le premier cas, la scène intellectuelle allemande accuse des signes de fatigue chronique rendant nécessaire un processus de renouvellement des intellectuels établis, trop établis peut-être. Tout particulièrement, il s'agit de remettre en question l'autorité intellectuelle et doctrinale de l'omniprésent théoricien du mariage académique de la démocratie et de l'économie de marché, Jürgen Habermas, qui a de plus en plus de difficulté à se distin-

³ Le Monde du 29 septembre 1999 donne un aperçu des articles publiés dans les magazines allemands *Der Spiegel* et *Die Zeit* qui, dans un élan d'hystérie et de rectitude politique, croient déchiffrer dans les propos de Sloterdijk une « rhétorique fasciste », voire un « nouveau projet génétique ».

guer, lui et son œuvre, du conformisme écrasant qui caractérise la philosophie politique occidentale depuis la fin des années 1970. Dans le deuxième cas, le succès électoral de ladite social-démocratie en Europe et dans plusieurs pays de l'Amérique du Sud a mis en évidence le cynisme de la tradition humaniste sous-tendant les discours des nouvelles administrations qui prolongent sans complexes les politiques des précédentes, dites conservatrices. Les apôtres humanistes du « possibilisme » résigné vis-à-vis des puissantes forces du marché cautionnent explicitement, voire inspirent, les politiques de la « nouvelle social-démocratie » : Anthony Giddens se faisant le porte-parole de la « troisième voie » en Grande Bretagne, Alain Touraine prenant la défense sur les tribunes publiques et académiques du président brésilien Fernando Henrique Cardoso, ancien théoricien de la dépendance passé aujourd'hui à la modération néolibérale et, enfin, Habermas, le « libéral de gauche » le plus articulé et fatigué – intellectuellement parlant – de tous.

Déjà en 1983, Sloterdijk se moquait, tel un nouveau Diogène ridiculisant l'establishment intellectuel, de la subordination de la critique aux rôles professionnels comme facteur de réussite personnelle. Le « criticisme à responsabilité limitée, *Aufklärung* à rabais » était défini par l'auteur comme une « attitude au point d'intersection de nouveaux conformismes et d'anciennes ambitions⁴ ». Dans *Règles pour le parc humain*, Sloterdijk choisit une stratégie communicationnelle plus efficace pour se faire entendre et dénoncer l'humanisme cynique qui établit les limites de ce qui est politiquement correct ou incorrect dans le champ de la pensée. Un mélange politiquement incorrect de Heidegger, Nietzsche et Platon est mis à profit pour montrer l'anachronisme d'un humanisme devenu tellement traditionnel qu'il ne mobilise péniblement que quelques bureaucrates politiques et académiques et leurs cortèges d'opportunistes.

Ce petit texte, qui doit se lire comme une invitation à revisiter la nécessaire *Critique de la raison cynique*, commence par montrer la manière dont les sociétés contemporaines sont devenues progressivement posthumanistes ou, si l'on est fatigué du fes-

⁴ *Critique de la raison cynique*, p. 18.

tival de préfixes auquel nous ont habitués les sciences sociales (post, trans, néo, multi, poly, etc.), « marginalement humanistes ». Dans une allusion à peine voilée au maître de la rectitude politique, Jürgen Habermas, et à l'*intelligentsia* allemande, Sloterdijk affirme que

nous avons quitté l'ère de l'humanisme des temps modernes, considéré comme un modèle scolaire et éducatif, parce que l'on ne peut plus maintenir l'illusion selon laquelle les grandes structures politiques et économiques pourraient être organisées selon le modèle aimable de la société littéraire (...) comme si une Jeunesse Gœthéenne pouvait faire oublier la Jeunesse Hitlérienne.

Dans la première partie de la conférence, l'auteur trace un bref historique de ce qui « depuis le temps de Cicéron porte le nom d'*humanitas* » pour montrer comment l'humanisme moderne est devenu progressivement « pragmatique et programmatique ». Le noyau dur du credo humaniste, tant ancien que moderne, repose sur la profonde conviction que les hommes sont des « animaux sous influence ». Le programme éthique-politique de l'humanisme se résume ainsi à soumettre les hommes « aux influences adéquates », en d'autres mots, à proposer des techniques capables de « tirer l'homme de la barbarie ». Sloterdijk considère qu'il s'agit là d'une façon d'escamoter la question de l'essence de l'homme en la réduisant à une lutte entre deux forces et formes d'influence, « celles qui bestialisent et celles qui apprivoisent ».

La deuxième partie du texte, plus technique, est consacrée à trouver les arguments philosophiques pour sortir de cette impasse. Une relecture d'un texte publié par le philosophe Martin Heidegger au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et remettant en cause la notion d'humanisme⁵, en est le point de départ. L'humanisme sous sa forme antique, chrétienne, ou sous

⁵ Cet essai devenu célèbre, intitulé *Lettre sur l'humanisme* et écrit sous la forme d'une lettre adressée à un jeune disciple français, Jean Beaufret, a été vu par les adversaires de Heidegger comme une stratégie visant sa réhabilitation politique, compte tenu de sa position ambiguë à l'égard du régime du III^e Reich.

celle des Lumières aurait contribué à éluder la « véritable question de l'essence de l'homme » en définissant l'être humain comme un animal rationnel. La nature humaine ne peut être comprise « dans une perspective zoologique ou biologique, même si l'on y ajoute régulièrement un facteur spirituel ou transcendant ». L'affirmation de Heidegger quant au fait qu'il n'existe pas de communauté ontologique entre l'homme et l'animal n'est pourtant pas éclairée par des arguments concluants, mais par des formules que même Sloterdijk qualifie d'hermétiques, voire de « cryptocatholiques », telles que : « L'homme a un monde et il est dans le monde, tandis que la flore et la faune ne sont que haubanés dans les environnements qui les entourent respectivement », ou encore « l'homme est le berger et le voisin de l'Être » et « le langage est la maison de l'Être ». En dépit de ce nouveau cul-de-sac ontologique, l'essai de Heidegger a le mérite de constater, encore une fois au cours de l'histoire, l'échec de l'humanisme, défini comme une entreprise de débestialisation de l'homme ou de « domestication de l'espèce humaine ». Qu'est-ce qui apprivoise l'homme ? Qui ou quoi éduque les éducateurs (les humanistes) de l'homme, et dans quel but ? se demande Sloterdijk.

L'auteur propose ensuite de replacer l'« ouverture béante de la différence ontologique » creusée par Heidegger dans un contexte à la fois « anthropogénétique » et « sociohistorique ». De là on doit produire une réflexion sur l'être humain dépassant le paradigme fatigué de l'humanisme, en discutant la manière dont l'« animal *sapiens* » est devenu « homme *sapiens* ». Deux récits convergent vers ce programme anthropologique : celui de l'aventure de l'hominisation et celui de la coexistence politique de « créatures indéterminées » qui se rassemblent. Le premier témoigne de la « révolution anthropogénétique » qui signifie la transformation de la naissance biologique en « un acte du venir-au-monde », au sens où, étant éjecté hors de l'environnement, l'être humain « acquiert ainsi le monde ». L'homme serait en quelque sorte le résultat « d'une hyper-naissance qui fait du nourrisson une créature du monde », à la fois auprès-du-monde et auprès-de-soi-même. Une créature qui échoue en tant qu'animal et qui, de ce fait, devient une « créature indéterminée ». Tou-

tefois, les hommes sont également auprès-de-leurs-semblables, ils ne se laissent pas seulement « héberger par les langues », mais ils se trouvent, qu'ils le veuillent ou non, à l'intérieur d'une « aire de combat et un lieu de décision et de sélection » permanents et incontournables.

C'est à ce moment de son argumentation que Sloterdijk réfléchit à la conception nietzschéenne de l'homme comme « force d'apprivoisement et d'élevage ». À l'aide du masque oratoire de Zarathoustra⁶, Nietzsche avait proclamé que la vertu des hommes « est ce qui rend modeste et docile ; ainsi du loup ils firent le chien, et de l'homme même la meilleure bête domestique au service de l'homme ». Le succès du projet anthropologique et politique de « l'être humain comme éleveur de l'être humain » ne réside toutefois pas exclusivement dans l'application de méthodes humanistes « relevant de l'apprivoisement, du dressage et de l'éducation ». L'« association habile d'éthique et de génétique » qui se traduit par l'élevage réussi de l'« homme bon des temps modernes » n'a jamais fait preuve d'innocuité. « Cela n'aurait rien d'anodin, écrit Sloterdijk, que des hommes élèvent des hommes dans le sens de l'anodin ». Les conflits entre éleveurs, programmes d'élevage et élevés impliquent de lourds enjeux de sélection scindant les sociétés en groupes différents, séparés par une distance qui atteint souvent « le degré de dureté d'une différence d'espèce » (par exemple les lettrés et les illettrés avant la généralisation de l'alphabétisation, ou les classes sociales aujourd'hui).

Le pouvoir de choisir et les enjeux de la sélection sont des « impensés » face auxquels « l'humanisme a détourné les yeux depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ». Néanmoins, à l'avenir, on ne pourra plus s'empêcher de formuler un code explicite d'anthropotechniques, que Sloterdijk appelle les règles permettant la gestion du « parc humain », en empruntant une formule ambiguë de Platon. Nous vivons présentement, dit l'auteur, un moment historique « de décision sur la politique de l'espèce » où le défi fondamental semble être la mise en place des « procédés

⁶Sloterdijk évoque la troisième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra*, intitulée « De la rapetissante vertu ».

efficaces d'autoapprivoisement ». Sloterdijk se demande si l'entreprise de débestialisation et de domestication humaniste ne prendra pas de plus en plus la forme d'une manipulation génétique « à l'échelle de l'espèce ».

L'ère biotechnologique, de même que l'ère atomique jusqu'à tout récemment, met en relief un trait que l'auteur considère spécifique à la condition humaine, celui de « placer les hommes devant des problèmes trop lourds pour eux, sans qu'ils puissent décider de ne pas y toucher en raison de leur poids ». Si Sloterdijk semble nous rappeler une banalité plus sociologique que philosophique, à savoir : « que l'être humain n'existe pas, qu'il doit se produire lui-même dans une querelle permanente autour de son être non déterminé », il ajoute que nous assistons aujourd'hui à une discontinuité au niveau des anthropotechniques qui ont déterminé le « non déterminé ». Il semblerait que la « montée des biotechnologies » laisse moins de place à l'utilisation plus ou moins inconsciente des anthropotechniques (règles de parenté, classes sociales, machines de guerre, pratiques punitives, etc.) qui permettait à l'humanisme, en prenant exemple sur Pilate, de contourner la question épineuse du choix explicite et de la sélection, la laissant au « libre jeu » des forces sociales. Sloterdijk réclame somme toute le droit de l'écrivain « à vivre son époque en ce qu'elle a de monstrueux⁷ » en abandonnant le refuge confortable de l'« empire du consensus », à l'intérieur duquel la pensée occidentale ne peut qu'étouffer.

Si l'on fait exception du dernier coup d'éclat du politologue conservateur Francis Fukuyama annonçant la révision de sa thèse sur la fin de l'histoire en fonction des nouvelles possibilités offertes par les biotechnologies pour changer la nature humaine⁸, peu de textes ont provoqué autant de réactions dans l'establishment intellectuel néoconservateur, c'est-à-dire l'élite des « sociaux-démocrates » établis. La clé du tollé est certainement à chercher du côté de la remise en question de l'humanisme contemporain qui légitime la coexistence de la démocratie et des

⁷ « Peter Sloterdijk et les fantasmes de l'eugénisme », *L'Événement du jeudi*, octobre 1999, p. 33.

⁸ « Second Thoughts. The Last Man in a Bottle », *The National Interest*, n° 56, été 1999.

forces « naturelles » du marché, même si les coûts humains sont énormes et ce « à l'échelle de l'espèce » et de la planète. Lorsque Habermas, dans sa critique de la conférence de Sloterdijk, signale que l'auteur a « franchi un seuil tabou pour les intellectuels adultes et responsables⁹ », il faudrait rappeler que ce seuil a été franchi, et le sera de plus en plus, par le secteur des multinationales spécialisées dans les biotechnologies, qui sont en train d'acquérir un contrôle sans précédent sur la biosphère terrestre.

Le nouvel eugénisme « biotech », pour reprendre la formule de Jeremy Rifkin¹⁰, est animé par l'esprit mercantile et la recherche du profit plutôt que par les invocations de pureté raciale qui sèment l'émoi chez les intellectuels humanistes. La course effrénée au brevet des réserves génétiques de la planète (végétales, animales et humaines) constitue peut-être l'effondrement de la dernière frontière dans le processus d'appropriation privée des ressources autrefois collectives. Animées plus par l'esprit capitaliste que par l'esprit raciste, les nouvelles anthropotechniques contrôlées par les forces du marché, c'est-à-dire incontrôlées, semblent trouver un allié objectif dans l'humanisme cynique gardien de l'équilibre, non moins cynique, entre démocratie et capitalisme.

⁹ « Peter Sloterdijk et les fantasmes de l'eugénisme », *loc. cit.*

¹⁰ *The Biotech Century: Harnessing the Gene and Remaking the World*, New York, Tarcher-Putnam's Sons, 1998.